

Ma sœur et moi avons grandi dans une bourgade à l'ombre du mont Tamalpais, un peu au nord de San Francisco, dans un lotissement immobilier vieillot, à l'intérieur de la Cité de la Splendeur matinale. Juste au débouché d'une sortie de l'autoroute, la Highway 101, quinze kilomètres au nord du Golden Gate Bridge. Des bus faisaient le trajet de chez nous à San Francisco – un autre monde dont le pont marquait l'entrée, et qui, nous le savions, servait aussi de tremplin à des gens qui voulaient se jeter dans le vide. Pour nous, la ville aurait tout aussi bien pu être la Lune.

Notre père y était né – à North Beach, où on savait faire de la vraie sauce tomate, nous racontait-il. C'est là que les hippies étaient venus célébrer l'Été de l'Amour, là, dans le quartier du Haight, qu'on avait vu un jour Janis Joplin se balader, là où circulaient les funiculaires et serpentait Lombard Street, le long des jolies maisons victoriennes aux couleurs pastel, là, dans une agence de la banque Hibernia, qu'une autre Patty – Hearst – quelques années auparavant, avait fait irruption en brandissant un M1, au nom de l'Armée de libération symbionaise.

Plus tard, des rock stars ont commencé d'acheter des maisons du côté de l'autoroute opposé au nôtre, mais en ces années-là, l'endroit n'était pas encore à la mode. Le jour n'était pas encore venu où les gens construiraient des murs autour de leur propriété et mettraient des panneaux avertissant les voleurs potentiels de l'existence de systèmes d'alarme. À notre époque, la confiance régnait encore. Nos cours donnaient les unes dans les autres, sans haies ni clôtures, si bien que les enfants pouvaient cavalier d'un bout à l'autre de la cité sans que les semelles de leurs baskets touchent une seule fois l'asphalte. Les voisins allaient et venaient librement, rares étaient ceux qui fermaient leur porte à clé.

Notre maison, au numéro 17, était la plus modeste du lotissement – deux sombres petites chambres à coucher, une troisième encore plus petite, un living au plafond bas, une cuisine aménagée par les précédents propriétaires, en Formica vert avec des appareils ménagers de couleur assortie, vert avocat, au fonctionnement très aléatoire. Du contreplaqué recouvrait les murs du living, revêtement censé peut-être rendre la pièce plus douillette, mais résultat nul.

Nos parents avaient acheté la maison en 1968 – j'avais deux ans et ma sœur venait de naître –, ce qu'ils pouvaient s'offrir de mieux avec le salaire d'un policier. Ma mère affirmait que Marin County était un bon endroit pour élever des enfants, même si mon père travaillait en ville – c'est-à-dire à San Francisco. Il était simple flic à l'époque, pas encore inspecteur, et, tel que je le connais, il devait

apprécier que son boulot l'entraîne loin de la maison, au-delà du pont rouge qu'il aimait tant. Il devait adorer se retrouver tout seul, nous savoir toutes les trois planquées dans le petit pavillon pendant qu'il courait sauver les gens.

Aujourd'hui, personne n'imaginerait construire des logements à bas coût dans un endroit tel que celui où nous vivons. Le terrain que nous occupions serait réservé à des demeures de six cents mètres carrés avec piscine et jardin, cuisine de plein air, mobilier de patio hors de prix. Un garage pour trois voitures, des voitures de marques européennes.

Mais quelle que soit la date de construction de ces petites maisons (les années 1940 probablement, après la guerre), la Cité de la Splendeur matinale et les rues avoisinantes (rues Jacinthe, Jonquille, Chèvrefeuille, et ma favorite – qui doit vraisemblablement son nom à l'épouse d'un entrepreneur – allée Muriel), leur situation à proximité d'espaces dégagés avec vue imprenable ne valait pas encore de l'or. Il était alors possible pour des familles sans fortune comme la nôtre d'habiter une maison ouvrant sur des hectares de terre vierge. Si bien que toute la montagne constituait notre terrain de jeu. Le mien et celui de ma sœur.

Patty passa les cinq premières années de sa vie sans parler, ou presque, sauf à moi. Non parce qu'elle ne le pouvait pas. Elle connaissait les mots. N'avait aucun empêchement physique. En fait, elle avait des opinions bien ancrées sur des tas de choses – non seulement les chiens et le basket-ball,

mais aussi (dans la catégorie aversions) les plats à base de tomates à l'exception de la sauce marinara, les vêtements dont les étiquettes lui blessaient le cou, les robes, toutes les robes. Elle manifesta très tôt un robuste sens de l'humour, particulièrement pour ce qui concernait le corps, ses différentes parties, et l'usage des toilettes. Les rots l'amusaient. Un pet – surtout émanant d'une femme chic ou d'un homme en costume-cravate – la faisait hurler de rire.

Mais si quelqu'un lui posait une question – et cela incluait les autres enfants, sa maîtresse de maternelle, ou nos propres parents – elle ne disait rien, sauf si j'étais là, auquel cas elle me chuchotait la réponse à l'oreille, me laissant le soin de la transmettre au monde extérieur – celui qui existait au-delà de la cellule que nous formions elle et moi. Jeune moi-même, j'ai ignoré pendant longtemps que d'autres petites filles de cinq ans avaient des tas de choses à dire. Que ce n'était pas la règle avec toutes les sœurs cadettes.

Quand nous allions à la banque avec notre mère et que le caissier lui demandait quelle couleur de sucette elle aimait, Patty me chuchotait son choix, que je révélais : *verte*. Si des gosses la traitaient de lapine parce que ses dents du devant se chevauchaient, elle n'en tenait pas compte, et quand, dans notre rue, un garçon voulait lui piquer son jouet, elle le lui tendait sans protester, alors que si l'un de ces gamins se moquait de moi (à cause de mes vêtements trop grands, ou, pendant des parties de ballon entre voisins, de mon incapacité à attraper la balle), elle défiait le coupable (mais

en silence) avec un de ces mouvements de ju-jitsu que nous enseignait notre père. Un jour que, au spectacle de marionnettes où notre mère nous avait emmenées, un garçon avait pris le siège qu'elle m'avait réservé, elle lui flanqua son coude dans l'estomac assorti d'un bon coup de pied, avant de me pousser triomphalement vers la chaise à côté d'elle. Le tout sans dire un mot.

On aurait pu la croire timide mais, lorsque nous étions seules dans notre chambre, Patty révélait sa vraie nature. Elle se trémoussait en petite culotte ou imitait sa maîtresse, Mrs Eggert, préparant la classe pour une inspection des fesses par l'infirmière scolaire en raison d'une épidémie de mycose, ou faisait le chiot, son jeu favori, à quatre pattes, langue pendante et agitant une queue imaginaire.

Elle pouvait être frénétique, sautait de la couchette supérieure sur une pile de coussins, échafaudée par elle, et qui se révélait insuffisante pour amortir sa chute. À son air, quand elle frappait le sol, je comprenais qu'elle avait très mal, mais elle n'était pas du genre à pleurer.

Parfois, parler en son nom consistait seulement à expliquer qu'elle voulait de la moutarde sur son sandwich, ou quel était son parfum de glace favori. Elle me le faisait savoir d'une voix étonnamment rauque, et si bas que personne d'autre ne pouvait l'entendre. Je formulais ses mots.

« Les poupées, ça l'intéresse pas vraiment », ai-je signifié à notre mère, tandis que Patty ouvrait son cadeau de Noël : un poupon et sa layette. « Elle dit que celle-là est vraiment mignonne et

qu'elle me plairait sûrement. Mais en fait, ce que Patty aimerait, c'est un ballon de basket ou un petit cochon. »

En réalité, ce qu'elle voulait, c'était un chien, bien entendu. Or notre mère avait décrété qu'il n'en était pas question.

Il me faut ici relever un point intéressant : Patty était certes peu bavarde – elle ne deviendrait d'ailleurs jamais loquace –, mais elle possédait une voix retentissante. Ni criarde et haut perchée, mais étonnamment grave et sonore, et qui portait si bien que parfois, affirmait notre mère – quand nous faisons du vélo dehors tout en poursuivant l'une de nos discussions –, elle savait que Patty allait rentrer cinq minutes avant qu'elle fût effectivement là. D'après nos parents, elle était déjà célèbre pour cela tout bébé.

« Rachel a une voix d'enfant normal, disait mon père en parlant de moi. Mais, quand Patty pousse un cri, je suis sûr qu'il sonne aussi fort qu'Eureka. C'est un miracle que mes tympanes aient résisté. »

Je n'ai aucune image de mon enfance (je parle de souvenirs, non d'albums photo, que notre mère n'a jamais pris la peine de réaliser) où ne figure pas Patty. Presque toujours, dans ces images, nous nous tenons enlacées, ou bien sa tête repose sur mon épaule, ou bien (parce que, très jeune, elle m'a dépassée en taille) c'est l'inverse. S'il s'agit d'une image datant de l'époque où elle avait six, sept ans, on peut parier à coup sûr que Patty ferme la bouche pour cacher ses dents. Mais que, si j'ai l'air soucieuse, ma sœur sourit.

On n'employait pas beaucoup le terme « dépression » en ce temps-là, je crois néanmoins que nous avons compris assez tôt, Patty et moi, que notre mère était fragile – qu'elle ne pouvait prétendre à plus d'espace ou d'énergie que ce qu'elle possédait déjà en stock. C'était la période où mon père suivait des cours du soir pour obtenir un diplôme d'inspecteur. Dès le début, dès son entrée dans la police, il avait eu pour but la brigade criminelle. Les histoires de contraventions, petits délits et cambriolages ne l'intéressaient pas. Peut-être avait-il été séduit par des personnages de détectives au cinéma – William Holden, Humphrey Bogart, Robert Mitchum. Ça lui ressemble bien : prendre pour modèle un héros de film, et en devenir un dans la vie réelle.

Il travaillait donc doublement – le jour comme policier à San Francisco, le soir à l'école – cependant que notre mère restait à la maison avec Patty et moi. Nul doute que c'était dur pour lui, mais c'était aussi très excitant : apprendre la psychologie, l'expertise du criminaliste. Et, tel que je le connais, il n'était pas homme à rentrer précipitamment chez lui après les cours. Il y avait probablement des étudiants de sexe féminin à l'académie de police. Et des serveuses dans les clubs où il se rendait après.

« Ton père a toujours aimé rendre les femmes heureuses », m'a dit un jour ma mère. Sans particulière dureté dans la voix, juste de la résignation et de la lassitude, une simple constatation, mais je le savais de toute manière. Je l'imaginais sans peine revendiquant la responsabilité, dont il se

croyait investi, de répandre le bonheur autour de lui. Des tas de femmes. À rendre heureuses. (Pendant un certain temps, du moins.)

Le problème, c'était que ma mère semblait la seule de ces femmes à ne pas succomber aux manœuvres romantiques de mon père, ce qui, pour un homme habitué à charmer la gent féminine de la baie de San Francisco, devait vous couper la chique. Et puis, ma mère était plus intelligente que la plupart des autres. Plus déterminée à résister à la séduction ou à la flatterie. L'honnêteté, voilà ce qui lui plaisait. En cas de trahison avérée, vos cajoleries ne servaient à rien. Un seul mensonge, et vous la perdiez. Une scène de mon enfance me revient à l'esprit : au retour de son travail, mon père poursuivant ma mère dans la cuisine, lui dénouant son tablier, la prenant par la taille pour lui plaquer un gros baiser sur la bouche. (Est-ce un vrai souvenir ? Ou une image que j'ai fabriquée pour coller à ce que j'aurais voulu voir une fois ?) Il la tenait serrée contre sa poitrine.

« Tu sens bon, dit-elle en le repoussant. Nouvelle eau de Cologne ? »

Elle le regarde à peine et renoue son tablier, de cet air las qui semble dire *Ne perds pas ton temps*.

Il a fini par ne plus le perdre.